

républicain. Toute communication fut rompue entre *Caroline* et le malheureux *Vermont*.

Ce fut peu de tems après que se déploya sur la France ce régime révolutionnaire, que déteste tout cœur humain, mais que le machiavélisme avoue en secret avoir été si nécessaire à la république naissante. *Caroline* vit saisir toute la fortune de son mari qui étoit restée entre ses mains; les pensions de son père payées en assignats, ou même tout-à-fait sans paiement, réduisirent la famille à une extrémité malheureuse. C'est alors que le père exigea de sa fille une démarche qui répugnoit à son cœur, de demander juridiquement le divorce. Cela seul en effet sauvoit du séquestre son douaire et le peu qui lui restoit. *Caroline*, qui chérissoit tendrement son père, consentit enfin à une séparation qu'elle ne croyoit qu'apparente et sans conséquence; et bientôt, aux yeux de nos lois, elle ne fut plus l'épouse de *Vermont*!

Il n'étoit résulté aucun fruit d'un hymen qui avoit à peine duré quatre ou cinq mois. Une année s'écoula encore dans l'attente et la mélancolie. — Quelques lettres venues de l'étranger, un bruit général, répandu parmi ses connoissances, portèrent au comble la douleur de *Caroline*. Elle apprit que *Vermont*, celui qu'elle nommoit toujours son époux, avoit été